

jeunesse. Avec quelle anxiété cruelle, avec quelles mortelles angoisses, il suivait les progrès de ce mal terrible ! Il est vrai qu'avec l'espoir de ma guérison, l'amour s'est éteint dans son cœur. Il n'a pu m'aimer défigurée, et quel homme l'eut fait ?

Mon Dieu, où est le temps que je trouvais la vie trop douce et trop belle ? Alors j'excitais l'envie. On se demandait pourquoi j'étais si riche, si charmante, si aimée. Et maintenant, malgré ma fortune, la dernière des mendiantes refuserait de changer son sort pour le mien. Ah ! que mon père eut souffert en me voyant telle que je suis. Dieu soit béni de lui avoir épargné cette terrible épreuve.

(*Angéline de Montbrun à Mina Darville, novice aux Ursulines de Québec.*)

Chère Mina,

Merci et encore merci de vos si bonnes lettres. J'ai l'air ingrate, mais je ne le suis pas, et veuillez le dire à votre communauté qui me garde tant d'intérêt.

A part quelques lettres bien courtes à ma tante, je n'écris absolument à personne. Il me vient quelques lettres de celles qu'on appelait mes amies. (Pauvre amitié ! pauvres amies !) Je vous avoue que d'un jour à l'autre je crois moins à leur sympathie profonde. Aussi, sans le moindre remords, j'use de mes priviléges de malade, et laisse les lettres sans réponse. Soyez tranquille, leur sympathie profonde ne trouble ni leur repos, ni leurs plaisirs. Elles ont toutes la force de supporter les peines des autres.

Je me trouve plutôt bien de mon séjour à la campagne. Il me semble que je n'ai plus cette fièvre terrible qui me brûlait le sang. Le repos absolu, le grand air me calme, me rafraîchit. Il est vrai que mon isolement m'est parfois bien douloureux : mais toujours je suis débarrassée des condoléances de ces importuns qui sont, comme les amis de Job, pleins de discours.

Du reste, que votre bonne amitié se rassure. Je suis parfaitement bien soignée. Combien de malades qui manquent de tout ! Dans mes heures d'accablement, j'essaie de penser